

PRÉFACE

Nous les croisons tous les jours dans les rues de nos villes. Ils ne nous indiffèrent pas, il s'en faut, mais démunis que nous sommes face à leur présence, nous détournons le regard et même si nous ne voulons pas les ignorer, nous ne les connaissons pas. Si proches – ce sont nos villes, nos rues, nos trottoirs, nos entrées d'immeubles – et si radicalement étrangers. Et c'est un homme, pourtant, comme nous, lui, l'étranger. C'est cette évidence que redit le titre – et le roman – de Christina Mirjol, où l'on pourrait entendre l'écho du *Si c'est un homme* de Primo Levi. Car l'univers concentrationnaire, qui arrache à l'homme son humanité, a envahi l'espace de nos villes et gangrène notre propre humanité. Dans cet espace, l'homme de nulle part est partout désormais, dans ses esplanades à ciel et à vent ouvertes, dans ses recoins et ses interstices. Partout où nous sommes, ne sachant que faire de ce « saboteur [...] des dîners entre amis, des matinées tranquilles, du repos mérité, de la douceur de vivre », ce « fauteur de troubles », cherchant l'impossible oubli de sa présence.

Cet homme, un parmi des milliers d'autres, que

le hasard d'un matin glacé a mis sur son chemin, Christina Mirjol ne va pas l'oublier. Elle va aller le chercher, lui l'anonyme par excellence, dans ce non-lieu de la ville, ces trous à rats où il disparaît, pour nous le *présenter*. C'est d'ailleurs lui qui vient la chercher, sans le vouloir ni le savoir, lorsque, rentrée chez elle (elle, la narratrice, elle, l'autrice) après la rencontre, il vient hanter la « pénombre bleue [qui noie] » le salon – ce qui se dit aussi : être interpellée.

L'opération se déroule en deux temps précédés d'un prologue, dans lequel l'homme est d'abord saisi dans sa généralité d'homme des rues. Un archétype, sans domicile fixe entre la ville et ce qu'il reste en elle de nature, entre terre et cosmos, pris dans les rets d'une errance animale, en quête d'une tanière pour la nuit.

Passé ce prologue, le premier temps est celui de la rencontre. Elle n'échappe à la banalité quotidienne que par le froid glacial, et comme surnaturel, qui transperce même celles et ceux à qui leur condition permet de s'en protéger (d'un vêtement chaud, d'une paire de gants). Une apparition déchirante sur une esplanade que les lecteurs familiers de Paris identifieront sans peine, entre cinéma où l'on attend l'ouverture des portes pour la séance du matin et Très Grande Bibliothèque.

Le second temps est plus bouleversant encore.

Le processus d'empathie, vécu et donné à percevoir de l'extérieur dans la première partie, à travers le regard de la narratrice et de son mari, s'intériorise. C'est le passage au je qui manifeste ici l'irremplaçable et sublime pouvoir de la littérature : cet inconnu va se révéler à nous dans son irréductible humanité. Ce n'est pas pour autant une parole réaliste telle que le roman ou le théâtre naturalistes ont pu tenter de la "reproduire". C'est une parole écrite, la parole d'une écrivaine qui ne peut que l'imaginer et, dans un geste inouï, la *délivrer*.

L'homme, cet homme, parle. C'est le propre de l'homme. Et comme il n'a personne à qui parler, il parle à son caddie, son compagnon de tous les jours. Et cette parole traduit ou épouse le mouvement même de sa pensée telle que Christina Mirjol la réinvente.

Ce geste de littérature et d'humanité, soutenu par le renversement du point de vue, la bascule de l'extérieur vers l'intérieur, et le croisement saisissant qui en résulte dans la seconde partie, fait la force du roman, qui culmine dans l'épisode final dont nous laisserons au lecteur le plaisir de la découverte. Plaisir, oui, qui naît de l'évidence d'un tragique sans pathos, héroïque et dérisoire. Un tragique consenti par celui qui « a cessé de vouloir recommencer sa vie » et trouve son apaisement dans l'accomplissement de ces

gestes quotidiens qui tissent, pour en reprendre la formule à Pierre Michon, une « vie minuscule », dont Christina Mirjol fait une épopée, tant la lutte avec les éléments est terrible, en même temps qu'une leçon de vie, tant nous pouvons tous nous y reconnaître – car tout, en somme, est question d'échelle et le minuscule n'est minuscule qu'à la mesure de ce que nous pourrions prendre chez d'autres pour de la grandeur.

Derrière les alexandrins dissimulés, pris dans la trame de la prose – épiques (« Ne reste à tous ceux-là que ce manteau ingrat / tissé d'étoiles distantes, qui ne brille pour personne ») ou triviaux (« À la casse comme on dit, et plus sale qu'une ordure ») –, qui contribuent à donner au texte son rythme singulier, et dont certains ont des accents hugoliens, le roman se donne alors comme le chant de ces nouveaux Misérables qui peuplent nos villes et que nous ne pourrions plus oublier parce que quelqu'un n'aura pas détourné le regard. Celui d'un homme, de tous les hommes.

Joseph Danan